

Jérusalem

selon Marc, Matthieu, Luc et Jean

Jérusalem, la Ville sainte, cœur de la foi juive, avec le Temple d'Hérode, résidence du Dieu d'Israël. Les croyants y affluent lors des pèlerinages, ainsi que les nations du monde lorsque Dieu établira son Règne à la fin des temps. Pour les premiers chrétiens, Jérusalem est aussi la ville qui a rejeté son Messie et organisé son exécution. Comment, dans les évangiles, s'articulent ces deux faces: la ville aimée de Dieu et la ville où le Messie d'Israël a trouvé sa fin?

Par Daniel Marguerat
Exégète, professeur honoraire de l'université de Lausanne. Faculté de théologie et de sciences des religions

Les deux faces de la Ville sainte – face lumineuse et face obscure – se conjuguent différemment dans les quatre évangiles, selon que le pôle du rejet l'emporte ou non sur le pôle de la fidélité de Dieu. Chez Marc s'affiche la face hostile; chez Matthieu domine l'ambivalence; chez Luc, la sainteté de la ville est exaltée, même si elle est le lieu du martyre. Quant au quatrième évangile, celui de Jean, Jérusalem appartient presque au passé. Suivons, dans ses variations, le regard chrétien sur la cité de David.

Marc: le lieu du refus

Commençons par l'évangile de Marc, le plus ancien. Marc organise son récit selon une géographie à deux pôles: Galilée et Jérusalem. Le scénario est historique: Jésus a passé l'essentiel de son activité dans sa région d'origine, la Galilée. Mais la géographie de Marc est aussi symbolique: la Galilée est le lieu de l'accueil de Jésus, de sa prédication et de ses miracles, tandis que Jérusalem se profile comme le lieu de l'endurcissement et du refus.

Assurément, une résistance au message de Jésus s'est déjà manifestée en Galilée. «Pharisiens et Hérodiens tinent conseil

contre Jésus sur les moyens de le faire périr», lit-on déjà en Marc 3,6. Mais cette résistance est sporadique, et l'origine des adversaires de Jésus est notifiée: Jérusalem (Mc 3,22; 7,1). L'affluence des foules galiléennes à l'écoute de l'homme de Nazareth est prépondérante.

En route pour Jérusalem, où Jésus se rend avec le groupe de ses disciples, l'évangéliste fait retentir à trois reprises l'annonce de la Passion et de la Résurrection. Le chemin qui conduit à la Ville sainte est un chemin de mort. «Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'homme sera livré aux grands-prêtres et aux scribes; ils le condamneront à mort et le livreront aux païens, ils se moqueront de lui, ils cracheront sur lui, ils le flagelleront, ils le tueront et, trois jours après, il ressuscitera.» (Mc 10,33-34).

Ici, pour la première fois, un évangile pose l'équation Jérusalem-Passion. Désormais, en tradition chrétienne, le nom de Jérusalem sera associé à la mort du Messie. La Ville sainte n'est plus d'abord la ville du Temple ou des pèlerinages, la ville de l'espérance et de la fierté nationale, mais le lieu de la mort du Seigneur.

L'entrée de Jésus dans la ville est triomphale:



L'entrée du Christ à Jérusalem

Pietro Lorenzetti, fresque, 1320. Assise, basilique Saint-François (église inférieure).

© Bridgeman Images

accueilli par une foule agitant des rameaux et jetant ses vêtements sur le sol, l'homme qui s'avance sur un ânon réalise l'antique promesse de la venue du Messie davidique (Mc 11,1-11). Mais, très vite, les choses tournent mal. Le geste du Nazaréen chassant marchands et changeurs de monnaie du parvis du Temple lui coûte la faveur du peuple; depuis là, aucun geste positif de la foule jérusalémitique n'est rapporté par l'évangile. Toucher à la sacralité du Temple, c'est franchir une ligne rouge. Le complot des sadducéens, orchestré par l'entourage du grand-prêtre, fera le reste: arrestation, condamnation, transfert à Ponce Pilate, exécution. Deux motifs scelleront le déclin de la ville après la mort de Jésus.

D'une part, à sa mort, le voile du Temple se déchire du haut en bas (Mc 14,38). La symbolique est calamiteuse: ce voile, qui protégeait l'espace ultra-saint où réside le Dieu d'Israël, le met à nu. Dieu a déserté le Temple, migrant de ce lieu traditionnel pour se faire reconnaître désormais dans le corps du Fils pendu au bois. Dieu fait son exode et se réfugie dans le silence du corps supplicié. C'est là, et non plus dans le sanctuaire profané, qu'il s'offre à la foi.

D'autre part, aux femmes qui viennent au tombeau le matin de Pâques pour embaumer le corps du Crucifié, un être de blanc vêtu révèle que Dieu l'a relevé et l'a pris en charge. «Il est ressuscité, il n'est pas ici; voyez l'endroit où on l'avait déposé. ●●●



Le Christ chasse les marchands du Temple

Girodet-Trioson, vers 1785, huile sur toile, 38 x 46 cm. Rennes, musée des Beaux-Arts. © Louis Deschamps/RMN-Grand Palais

●●● Mais allez dire à ses disciples et à Pierre: "Il vous précède en Galilée; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit". » (Mc 16,6-7). C'est en Galilée, et non plus à Jérusalem, que l'aventure continue. C'est là que les croyants sont invités à retrouver la mémoire du Ressuscité et ses paroles de vie.

Matthieu: la Ville sainte tue ses prophètes

L'évangéliste Matthieu, une décennie plus tard, relit Marc et le complète par des traditions héritées de sa communauté. Or cette

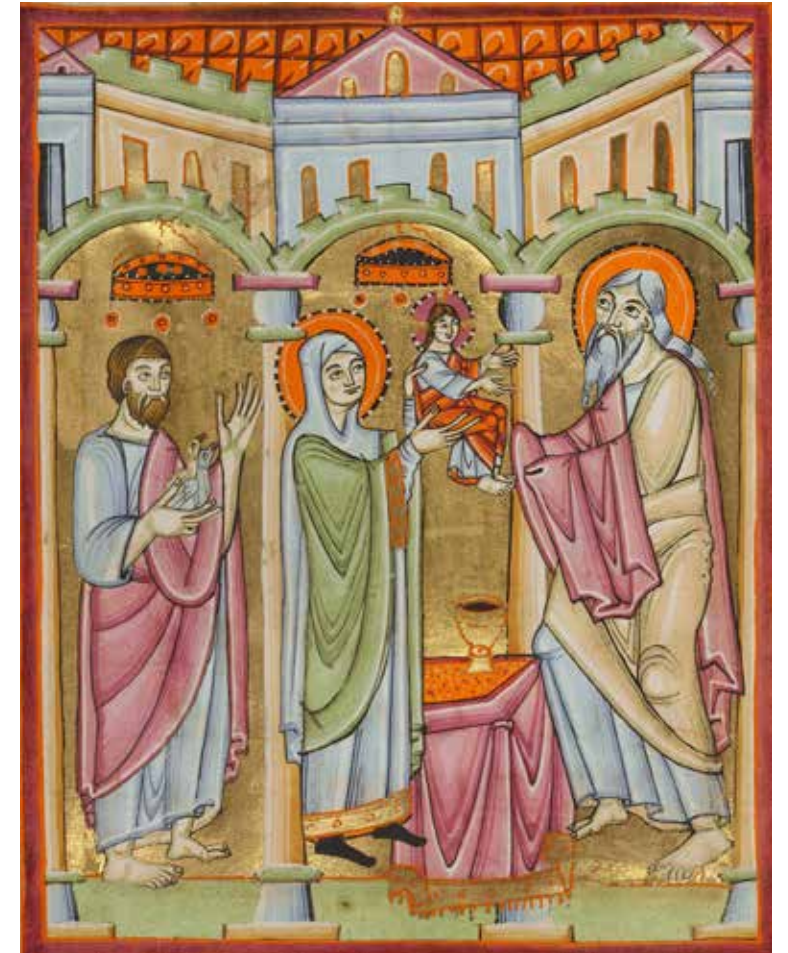
communauté conserve une forte empreinte juive, du fait de sa composition majoritairement judéo-chrétienne. Deux fils rouges parcourent cet évangile: le respect de la Ville sainte et le constat de son refus. Le portrait de Jérusalem est très ambivalent. Premier fil rouge: un profond respect pour la tradition et pour les institutions dont Israël est le dépositaire. Jérusalem est sans restriction la «ville du grand roi» (Mt 5,35). Le Temple, son culte, ses sacrifices, l'impôt dû au Temple ne sont nullement contestés – quand bien même, au moment où Matthieu écrit, le Temple a été détruit. Il demeure sacré dans la mémoire des chrétiens auxquels s'adresse l'évangile.

Un second fil rouge court au long du récit matthéen: l'incroyable s'est produit. Israël, et Jérusalem en tête, a fait mourir son Messie. Cette énigme du rejet de l'Envoyé

de Dieu par le peuple choisi interpelle et mobilise la réflexion théologique de l'évangéliste. D'emblée, l'évangile de l'enfance est dominé par la figure d'Hérode, le roi sanguinaire qui veut faire disparaître le rival potentiel que lui annoncent les mages (Mt 2,1-12). C'est l'Égypte, lieu de l'ancienne servitude des Hébreux, qui servira de refuge face à la menace venue de Jérusalem (Mt 2,13-15). Cette violence mortifère ressurgira à l'autre bout de l'évangile, lors de la Passion. En réalité, l'hostilité de la Ville envers les envoyés de Dieu n'est pas nouvelle.

«Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu!» (Mt 23,37). Cette lamentation reprend un motif vieux de cinq siècles, qu'on attribue à l'interprétation deutéronomiste de l'histoire. Selon cette théorie née après l'Exil (VI^e siècle av. J.-C.), Israël a constamment rejeté, au cours de son histoire, ceux que son Dieu lui envoyait pour l'appeler à se convertir. La théorie est généralisante, mais elle veut expliquer les malheurs historiques d'Israël par son endurcissement. Jérusalem est visée comme l'emblème et le cœur d'Israël.

Jésus reprend ce motif né au sein de la tradition juive pour l'appliquer à sa ville. La sanction sera terrible: «Eh bien! elle va vous être laissée déserte, votre maison» (Mt 23,38). Dieu abandonnera la «maison», c'est-à-dire le Temple, retirant sa protection à la ville. Après d'autres, Jésus prédit la fin du Temple. À ses disciples qui admirent la majesté du sanctuaire, il annonce: «Vous voyez tout cela, n'est-ce pas? En vérité, je vous le déclare, il ne restera pas ici pierre sur pierre: tout sera détruit.» (Mt 24,2). Pour les destinataires de l'évangile, écrit après la destruction du Temple par les légions romaines en l'an 70, cette prédiction prend une résonance sinistre: l'insigne malheur de la capitale d'Israël vient sanctionner son refus du Messie. À l'instar de Matthieu, l'ensemble de la tradition juive interprétera la défaite de la ville et la ruine



Présentation de Jésus au Temple

Miniature tirée d'un bénédictionnaire ottonien, vers 1030-1040, école de Regensburg. Ms Ludwig VII 1, fol 28. Los Angeles, J. Paul Getty Museum.

© J. Paul Getty Museum, 1983

de son Temple comme la conséquence de ses fautes. Nous avons là un trait récurrent de la pensée juive. Matthieu ne fait pas exception. Une parabole l'explique: l'invitation au festin (Mt 22,1-14). Un roi invite à un festin, mais les uns après les autres, les invités se dérobent. Ils vont même jusqu'à violenter et tuer les serviteurs du roi. Alors «le roi se mit en colère; il envoya ses troupes, fit périr ces assassins et incendia leur ville» (Mt 22,7). Ce motif allégorique, peu réaliste dans le cadre d'un refus d'invitation, a été infiltré après coup dans la parabole de Jésus; il fait allusion à la catastrophe de 70 et à l'incendie du Temple. Le désastre encouru par la cité de David doit servir de leçon aux chrétiens: ainsi périssent les ennemis de Dieu...

- Jérusalem, lumineuse ou obscure dans les évangiles?
- Chez Marc s'affiche la face hostile; chez Matthieu domine l'ambivalence;
- chez Luc, la sainteté de la ville est exaltée; chez Jean, Jérusalem appartient presque au passé.



Le Christ et la femme adultère

Vasili Dmitrievich Polenov, 1888, huile sur toile, 325 x 611 cm. Saint-Petersbourg, Musée russe.

© Bridgeman Images

Luc: le lieu de la révélation

C'est la face lumineuse de Jérusalem que l'évangéliste Luc met en avant, sans nier qu'elle fut le lieu du martyre de Jésus, Luc exalte la fonction unique de la ville dans l'histoire qui s'est nouée entre Dieu et son peuple Israël. Déjà statistiquement : sur les 139 mentions du nom « Jérusalem » dans le Nouveau Testament, 90 figurent dans l'évangile et dans sa suite, les Actes des apôtres. Mais surtout, le Temple surplombe tout l'évangile: en son tout début, Zacharie le père de Jean le Baptiseur y remplit son office de prêtre (Lc 1,5-25); à sa toute fin, les disciples se ras-

semblent au Temple après l'Ascension pour bénir Dieu (Lc 24,53). Par cet arc narratif tracé entre le début et la fin du récit, le Temple domine l'évangile de sa stature séculaire comme un espace de promesse et de louange. Une comparaison minutieuse avec les récits de Marc et de Matthieu révèle que, de manière conséquente, Luc a adouci ou évité les connotations négatives présentes chez ses prédécesseurs.

À douze ans, c'est au Temple que les parents de Jésus retrouvent l'adolescent conversant avec les sages des affaires de son Père (Lc 2,41-52). C'est aussi au Temple que

mier évangile. Dans les Actes des apôtres, suite de l'évangile de Luc, la première Église se réunit à Jérusalem et, note l'évangéliste, les croyants « unanimes se rendaient chaque jour assidûment au Temple » (Ac 2,46).

Comment expliquer cette insistance sur la positivité de Jérusalem et de son Temple? Luc est attaché à raconter l'histoire de Dieu avec Israël. Or, dans cette histoire de salut, la ville et son Temple ont joué un rôle fondamental. Et Luc tient à l'honorer. Le salut est passé par Jérusalem et par son sanctuaire. Même si, pour la chrétienté à qui s'adresse l'évangéliste, l'avenir se dessine du côté de Rome où aboutit la mission de Paul, même si la chrétienté tourne le dos à Jérusalem pour s'orienter vers l'Empire romain, la référence à Jérusalem est constitutive de son identité. Luc n'imagine pas que l'on puisse définir l'identité du christianisme sans honorer ses racines religieuses (le judaïsme) et géographiques (la cité de David).

Jean: la ville du passé

Dans sa reconstitution de la biographie de Jésus, le quatrième évangile ne mentionne pas moins de cinq séjours en Judée et à Jérusalem. Ces séjours sont marqués par un conflit grandissant avec les autorités religieuses, dont la Passion constituera l'apogée. Le recentrage sur la ville et son Temple montre que, dans la réécriture symbolique de la vie de Jésus, l'enjeu théologique du conflit avec les chefs religieux est la question du lieu véritable de la présence de Dieu. Où rencontre-t-on Dieu?

Le dialogue avec la femme samaritaine l'énonce clairement: « Mais l'heure vient, et elle est là, où les véritables adorateurs adoreront le Père en Esprit et en vérité; tels sont, en effet, les adorateurs que cherche le Père. » (Jn 4,23). L'heure est à l'adoration du Père dans la personne et la parole du Révéléteur, Jésus. Le lieu de l'adoration s'est déplacé pour se fixer dans l'événement de la venue du Christ. « Le salut vient des juifs » (Jn 4,22), mais le lieu de la révélation divine a migré dans la personne du Fils. L'adoration au Temple est devenue obsolète. Jérusalem appartient au passé ●

Syméon et Anne la prophétesse accueillent l'enfant comme « la consolation d'Israël » (Lc 2,25). Lorsqu'il monte à la Ville sainte, c'est au Temple que Jésus enseigne. Le chemin qui le conduit à Jérusalem est celui que Dieu lui désigne pour que s'accomplisse sa vocation. L'évangéliste n'a d'ailleurs pas jugé bon de reproduire le geste violent à l'égard des marchands du Temple, qu'il lisait pourtant dans son modèle Marc. « Il n'est pas possible qu'un prophète périsse hors de Jérusalem » (Lc 13,33). Ce qui sous-tend ce « pas possible » est la théorie deutéronomiste de l'histoire, que nous avons détectée dans le pre-